



Syndrome de la cabane

septembre 2021

Anthony Boulanger · Philippe Caza
Catherine Dumont-Lévesque · Christelle Fillion
Jean-Marie Fleurot · Maxime Herbaut

reticule.fr

Réticule #13 : Syndrome de la cabane

septembre 2021

Table des Matières

L'encabanée

Catherine Dumont-Lévesque

Agoraphobe

Philippe Caza

Le Syndrome de Céphée

Anthony Boulanger

L'incubateur d'une vie nouvelle

Christelle Fillion

La Brique

Maxime Herbaut

Le vieux rêvait de lion

Jean-Marie Fleurot

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2021 Réticule. Tous droits réservés.

L'encabanée

Catherine Dumont-Lévesque

Charlène ne s'est pas aperçue immédiatement de sa transformation en vampire. Jour et nuit se sont inversés, faisant d'elle un mammifère nocturne. La notion du temps s'est évaporée et les instants d'éveil sont devenus de plus en plus flous. Les murs de l'appartement s'estompent-ils graduellement, ou Charlène a-t-elle besoin de lunettes ? Difficile de savoir quand les journées – ou plutôt les nuits – semblent durer vingt minutes. Charlène n'est pas en dépression. Elle aime la vie confinée, en communion avec ses chats, dans les pièces de l'appartement plongées dans la pénombre. Par l'écran de son ordinateur, le reste du monde demeure accessible. Nourriture, vêtements, meubles et bouquins sont livrés chez elle quand elle en a besoin. Lorsqu'elle est trop lasse, une pilule pour dormir est suffisante afin de la soustraire au monde. Charlène rêve des femmes grecques qui menaient leur existence dans le gynécée. Contrairement à beaucoup d'entre elles, ce destin lui convient. La liberté, pour elle, c'est de pouvoir faire ce qu'elle veut sans que personne ne la voie. Elle se sent en contemplation perpétuelle de ce qui se passe à l'intérieur. Charlène se dit qu'elle pourrait continuer à

vivre cette existence encore longtemps. Elle lit des livres sur les comportements animaux pendant ses heures d'éveil, mange des pizzas congelées pour que son corps continue de fonctionner et nourrit ses chats lorsqu'ils se mettent à miauler près du frigo. Seuls les animaux semblent se demander comment le monde extérieur continue de tourner. Mais Charlène ne leur permet pas de sortir. Et s'ils ne revenaient pas ? Il faudrait alors aller les chercher. La jeune femme se met à trembler à cette idée. Pourvu que la pandémie dure, prie-t-elle en réalisant qu'elle est sûrement la seule humaine sur Terre à le souhaiter. La possibilité que ce quotidien doux et comateux lui soit enlevé l'attriste. Vivre à l'abri des regards est si apaisant. Ne plus avoir à porter de talons hauts, à arranger ses cheveux, à se maquiller ou à porter une gaine qui affine la taille... tout ça est une grande libération. D'ailleurs, ce corps peut désormais prendre autant d'expansion qu'elle le souhaite puisque personne ne le voit en action. Il n'est plus relégué quotidiennement et aucune main ne cherche à lui attraper les fesses dans l'autobus. Pour la première fois de sa vie, Charlène expérimente ce que c'est que d'avoir un corps qui ne sert qu'à fonctionner. Vraiment, cette mort au siècle lui fait du bien. Quand, ce jour-là, quelqu'un vient sonner à la porte pour la première fois depuis trois mois, elle se demande ce qui lui prend d'aller répondre. La luminosité qui entre par

l'ouverture de la porte lui fait étrangement mal aux yeux et déclenche un drôle de picotement sur sa peau. Charlène n'a pas vu son reflet dans le miroir depuis plusieurs semaines et n'a aucune idée de ce à quoi elle ressemble. Ses cheveux sont en bataille et elle ne s'est pas brossé les dents. Elle s'en fout. Si ça se trouve, ça repoussera l'intrus. Mais l'ermite sursaute quand elle aperçoit l'être qui se tient devant elle. C'est un homme, plutôt jeune. Il a de grosses lunettes opaques sur le nez et les cheveux frisés.

— Bonjour, je m'appelle Francis.

Sa voix résonne comme le ronronnement d'un chat. Les cordes vocales de Charlène, quant à elles, sont éraillées. Elle ouvre la bouche pour lui répondre, mais aucun son n'en sort. Francis ne semble pas étonné par cette réaction et reprend doucement la parole. Le jeune homme raconte qu'il est presque aveugle. Il ne distingue que les contours du visage des gens et sa vue baisse chaque année. Bientôt, il sera dans l'obscurité complète. Francis travaille pour un organisme communautaire du quartier. Si Charlène en a envie, elle peut venir discuter au groupe de parole qui se réunit à l'extérieur chaque vendredi.

— Tous ceux qui ont besoin de parler sont les bienvenus, dit Francis avec un sourire.

Parler de quoi ?, se demande Charlène en remarquant toutefois qu'une drôle de sensation de

chaleur vient de se diffuser en elle. Ne plus avoir à parler de sa vie à des inconnus est en réalité un grand soulagement depuis le début de la pandémie. Pourtant, Charlène ignore pourquoi, mais l'invitation de Francis lui donne envie de s'ouvrir un peu. Elle s'aperçoit soudain qu'elle n'a pas encore prononcé un mot et croasse un « merci » qu'elle aurait voulu plus chaleureux. Francis lui souhaite un bel après-midi et se retire. Tiens, se dit Charlène, on est l'après-midi. Une fois l'homme parti, elle referme d'un coup la porte d'entrée et court dans la salle de bains pour vérifier l'état de sa tronche. Elle s'aperçoit avec horreur que ses cheveux sont très sales, qu'elle a les traits tirés et les lèvres sèches. Comme sa peau n'a pas été exposée au soleil depuis plusieurs mois, son teint est plus cireux que jamais. Elle s'est transformée en un véritable vampire. Cette vision de son reflet lui fait l'effet d'une gifle. Charlène panique un instant, puis se rappelle avec soulagement que Francis ne s'en est sûrement même pas rendu compte. Elle s'assoit sur la vanité et médite quelques minutes sur cette pensée. Ça fait si longtemps que la jeune femme n'est pas sortie dans le monde et, franchement, elle ne voit pas pourquoi elle devrait prendre le risque de choper la COVID-19 pour jacasser avec des personnes qu'elle n'a jamais vues. Avant le confinement, ce sont les discussions dans les bars qui l'exaspéraient plus particulièrement. Les hommes qui

voulaient à tout prix lui payer un verre ou la ramener chez elle, les insultes qui fusaient lorsqu'elle refusait, tout ça ne lui manque pas. Avec la pandémie, cette fosse remplie d'hommes affamés qui réclamaient une part de son corps et de son attention s'est refermée. Les voix qui commentaient son apparence dans la rue se sont tuées et un silence agréable s'est installé. À présent, cette pression de répondre au monde extérieur, de s'offrir à lui et de le laisser entrer dans son univers n'existe plus. Pourquoi s'infligerait-elle à nouveau ce stress inutile ? Dès que Charlène met un pied à l'extérieur de la maison, elle a l'impression que tous ces gestes et ces mots agressants veulent dire une chose : n'apparais pas. Reste où tu es. Maintenant que le contexte de la pandémie lui permet de réellement demeurer encabanée et qu'elle obéit enfin à cet ordre silencieux mais tenace, elle se sent beaucoup mieux. Mais, à force de regarder les autres en train de la regarder, Charlène réalise que l'idée qu'un homme qui ne peut la voir veuille d'elle lui plaît énormément. Francis lui semble franchement attirant.

La jeune femme sent en elle une énergie qui ne s'est pas manifestée depuis très longtemps. La sensation qui l'envahit ne doit pas être bien différente de celle qu'ont ressentie les suffragettes au moment où elles ont fait exploser une première boîte aux lettres, s'imagine-t-

elle. C'est décidé, Charlène va sortir. L'ermite se lève, ouvre un tiroir pour s'emparer du rasoir électrique qu'a laissé ici un ancien partenaire et entreprend de se tondre entièrement la tête. Elle trouve tous ses produits de beauté cachés dans la pharmacie et les balance à la poubelle avec des gestes brusques. En s'en débarrassant, Charlène se rappelle de leur prix et des conseils de l'esthéticienne. « Il faut *souffrir* pour être belle », avait soupiré la quadragénaire sur le ton de l'évidence en lui vendant une pince à épiler. Devant la poubelle qui déborde de tubes de rouge à lèvres, de mascara et de crème hydratante, Charlène se souvient du cache-cernes qu'elle appliquait sous ses yeux avant de sortir. Puis, du soulagement qu'elle a ressenti en commençant à porter un masque qui lui couvrait la moitié du visage. Elle décide de se débarrasser aussi de tous les miroirs de l'appartement et les entasse dans un placard. Ensuite, épuisée par tout ce branle-bas de combat, elle s'allonge auprès de ses deux chats pour faire la sieste.

La jeune femme se réveille après dix heures d'un profond sommeil. Elle se sent comme un vampire qui s'active après un siècle ou deux d'hibernation dans son cercueil. Les heures de la journée passent entre les lectures et les repas de pizza. Bientôt, Charlène se rend compte qu'on est vendredi. La rencontre a lieu à treize heures, près de la salle communautaire. Charlène

s'empare des premiers vêtements propres qui lui tombent sous la main et se chausse d'une paire de sandales même si les ongles de ses orteils sont répugnants. À partir de maintenant, décrète-t-elle, elle n'aura plus de corps, comme un véritable vampire mort-vivant. Le premier pas à l'extérieur lui semble pénible. La luminosité du soleil l'aveugle et il fait plus chaud qu'elle le pensait. Elle a oublié de s'appliquer une couche de déodorant sous ses aisselles devenues poilues pendant sa retraite. Elle craint que Francis ne détecte l'odeur de sa transpiration. Mais celui-ci ne semble pas en faire de cas. Installé sur dans chaise de camping sur le gazon du terrain de la salle communautaire, il discute avec cinq autres voisins. Les sièges sont disposés à une distance de deux mètres les uns des autres. Il faudrait un odorat développé pour sentir la sueur, se rassérène Charlène. La jeune femme salue le groupe et s'assied à son tour. Elle se souvient comment être polie, réalise-t-elle. Ça fait si longtemps qu'elle n'a pas vu autant de monde. Francis ne la reconnaît pas immédiatement à cause de sa tête tondue et de sa voix plus claire qu'au moment de leur rencontre.

— Je suis content que tu sois venue, dit-il avec sincérité.

Charlène rougit exagérément. Francis se montre incroyablement charmant avec elle. Il rit quand elle raconte les bêtises que font ses chats et lance un

sourire dans sa direction lorsqu'elle prend la parole. Chaque membre du groupe parle de sa situation et des difficultés vécues pendant le confinement. Quand vient le tour de Charlène de s'exprimer, elle dit simplement qu'elle a profité de la pandémie pour lire tous les livres qu'elle n'a jamais eu le temps de lire. Tous admirent ce récit de résilience. Charlène réalise que tous ces visages et ces corps tendus vers elle, qui l'écoutent se raconter sans jugement lui font un bien immense. Cette chaleur qui émane d'eux, le sang qui circule dans leurs veines et qui fait palpiter leur cœur de bienveillance la font presque saliver. Elle prend soudainement conscience de la soif qui sommeillait en elle et qui resurgit au contact des autres. Charlène se laisse envahir un instant par cette sensation de profond bien-être, mais doit bientôt s'excuser car elle se sent incommodée par la lumière du soleil. Cette sortie était peut-être un peu trop ambitieuse, se dit-elle en se levant de sa chaise de camping. Francis propose de la reconduire chez elle. Il se sent mal à l'aise de ne pas avoir prévu de chapiteau ou d'endroit plus frais où discuter. Une autre intervenante du centre communautaire prendra la relève pour l'animation de la séance. Charlène refuse d'abord, mais il insiste. Elle finit par accepter et ils prennent le chemin de la maison. Francis lui tend son bras au cas où elle faiblirait même si la route ne dure que cinq minutes. Elle est impressionnée par la

robustesse de son biceps et s'appuie contre lui au moment d'ouvrir la porte d'entrée.

— Tu aimerais que je te serve un verre d'eau ? demande-t-elle.

Il ne reste qu'un pas à esquisser pour l'attirer dans son antre. Francis ne montre aucun signe d'hésitation en accepte avec enthousiasme. Il retire ses grosses lunettes à l'intérieur et la jeune femme peut enfin voir ses yeux. Ils sont vert clair. Charlène lui verse de l'eau et dépose le tout sur le comptoir de la cuisine. Elle pense d'abord que Francis ne l'a pas vue car c'est plutôt vers elle qu'il tend la main. Mais lorsqu'il se penche vers elle en lui attrapant la taille, elle comprend que ce n'est pas d'eau qu'il a soif. C'est à peine si Charlène se souvient comment embrasser. Ce brusque mélange de fluides l'électrise et l'essouffle à la fois, comme un véritable coup de poing dans l'estomac. Elle pousse Francis contre le mur et prend son visage entre ses mains. Elle l'oblige à se pencher vers l'arrière et approche lentement son visage vers le creux de son cou qui sent bon le parfum. Puis, elle enfonce violemment ses dents dans sa jugulaire. Le sang gicle si fort que son visage en est entièrement barbouillé. Le cri de Francis reste figé dans sa gorge percée et son corps s'effondre comme un pantin désarticulé. Charlène plonge vers lui et boit goulument le sang qui s'échappe à gros bouillon de sa veine trouée. Une fois rassasiée, elle essuie sa bouche

écarlate et se dit que, finalement, le confinement a peut-être eu un drôle d'effet sur elle.

FIN

Catherine Dumont-Lévesque

Historienne qui aime bien s'aventurer en dehors des sentiers battus. Tout ce qu'elle écrit est engagé, ou plutôt teinté par une analyse féministe. L'« absence » des femmes en histoire lui a donné une envie irrésistible de parler d'elles constamment. Elle a surtout écrit sur l'histoire de la contraception et de la sexualité adolescente au Québec pour Strata (Université d'Ottawa), La Revue d'histoire de l'Université de Sherbrooke et Histoire engagée. Elle produit depuis 2021 « Le Petit cours d'histoire féministe » sur Youtube.

https://www.youtube.com/channel/UCVqEluH2Xhr7AXi_HObACm
[w](#)

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

Agoraphobe

Philippe Caza

Jour 1.

À mon réveil je m'aperçus que je m'étais métamorphosé en cloporte géant. Il faut dire que longtemps je m'étais mouché dans mon coude en sortant à cinq heures avec la marquise. Depuis, on m'appelle Attila Coudismouch, prénom et nom courants en Hongrie et en Roumanie.

Au petit déjeuner : tasse de thé avec une tartine de confiture.

Puis sortir. (Tentative de sortie.)

— Vous êtes en état d'attestation, me dit le flic en bas de la rue.

Il faut dire que j'avais volé la clé de la prison. Il m'a donc arrêté pour vol. Il m'a mis en prison à la Santé.

J'aimais bien ça : rester enfermé, protégé, mais je n'y suis pas resté : j'avais la clé. J'ai préféré m'enfermer chez moi. Entre les murs.

Je mets de l'ordre. J'avais un tableau qui traînait, une peinture silencieuse. Je l'ai mis dans un cadre et je l'ai accroché au mur. Le cadre est resté accroché, le tableau est tombé. Je l'ai brûlé : un tableau qui ne tient pas au mur ne mérite pas de vivre.

Il y a des gens qui prient face à un mur et y insèrent des messages à leur dieu. Il y a des gens qui passent à travers les murs pour voir ce que font les voisins quand ils sont tout nus. Moi, c'est plutôt pour voir **dans** les murs : passer la tête dans le mur pour voir les poissons volants, entrer dans le plancher pour frayer avec les baleines, et plus bas, sous la chape de béton, discuter avec les squelettes enracinés.

Pour me changer les idées, de temps en temps, je regarde par le trou de la serrure.

Je vois un œil.

– Toc, toc ! C'est la pizza !

– Glissez-la sous la porte.

Je ne sortirai pas.

Je surveille le palier. En collant mon oreille à la cloison mitoyenne, je perçois que mon voisin n'est pas seul. Je crois qu'il reçoit des paranoïaques. Il est coiffé en brosse et il vit sous le seuil de pauvreté. Les gens qu'il reçoit s'essuient les pieds sur sa tête avant d'entrer. (Une réunion d'hydroalcooliques anonymes ?)

Une inconnue squatte l'escalier d'incendie. Debout dans une robe décousue, elle tient des propos de même. J'ai peur qu'elle touche la poignée de ma porte dûment aseptisée. J'adresse un clin d'œil à la porte qui émet un pet soporifique en retour.

Dehors, un chien aboie.

En regardant par la fenêtre je vois que pourtant c'est presque le printemps. Le sol est aussi convivial que possible. L'herbe s'efforce de sortir de terre et les arbres de s'embourgeoiser.

Ou bien j'observe le parking. Quelqu'un a oublié un bébé dans une voiture en plein soleil. Il a explosé.

Au bout du parking, j'aperçois la dernière cabine téléphonique avant la fin du monde. Ma voisine obèse Clafounette Devisu s'y confine à grande peine. Depuis qu'on lui a supprimé son téléphone portable pour cause de micro-ondes néfastes, elle vit dans la cabine en question. Mais elle n'a pas d'attestation purgatoire sur elle – comment rentrer à la maison ? Les passants lui jettent des pièces (les petites pièces rouges de 1 ou 2 cts).

Je sors d'un placard une paire de jumelles héritées de mon grand-père. Elles se nomment Martine et Mathilde et se pendent à mon cou. Je m'en sers pour observer l'horizon, mais elles n'aiment pas ça. Je visionne le néant d'un œil vide. Au loin, une place, un café avec des gens masqués. C'est tentant. Mais ils ne m'auront pas ! Je reste chez moi. Je n'irai pas traîner aux terrasses des cafés (chauffés) où on a trop de risques de se prendre une rafale de Kalash ou une chute de flèche de Notre-Dame. Et partout dehors, jetés, ces coudes où on s'est mouché consciencieusement, ces masques dans le caniveau, à vau-l'eau, avec les mégots...

Les masques ! Les gens se sont débarrassés de la moitié de leur visage. Ils ne présentent plus que des surfaces nues, neutres. Plus de bouche, plus de nez. Deux yeux dans une face de gélatine. Disparition fantomatique.

Quant aux fous de passants qui errent dans la rue sans masque...

Les rues semblent vidées de leurs sens, les doubles comme les interdits. Les dérogatoires vont la tête basse, comme à la messe, comptant leurs pieds, poètes renfrognés. S'ils parlent, c'est balbutiant de cordes vocales flasques. Masqués comme pour un hold-up, ou pour se défendre contre ce soudain apport d'oxygène anxiogène. Le masque, c'est comme le gilet jaune vanté en son temps par Karl Lagerfeld. C'est moche mais ça peut sauver des vies, paraît-il. Soudain, au milieu du boulevard, une femme court – à la manière élégante d'une danseuse classique, mais on ne peut pas douter qu'elle soit de la classe des mammifères, contrairement aux vraies danseuses classiques qui sont plutôt à coutures plates, en général. Elle n'est pas masquée. La police tire à vue. Elle s'abat.

Je ne sortirai pas.

Jour 2.

Tentative de demi-sortie. Assis sur mon balcon entre deux poules d'eau révolutionnaires dépouillées (un cadeau

de l'évêque de Marmande), j'allume un cigare, je tire trois bouffées et je le jette, à peine entamé, par-dessus le bastingage. J'entends un cri. Me penchant prudemment, je constate qu'il a mis le feu au chapeau de Dolorès Quartefigue, la diva du quartier. Mais que fait-elle dehors, par ce temps de chien ?

D'en bas, elle me crie :

– On a enterré mon grand-père. Enfin... D'abord on l'a enterré, puis, pour mettre toute la famille d'accord, on l'a déterré et on l'a fait incinérer. Comme la tombe était encore ouverte, on y a répandu ses cendres. Et maintenant mon chapeau brûle !

– Désolé, mes condoléances, lui répons-je du haut de mon balcon.

Je décide d'arrêter le cigare. Mais ma cigarette électronique a des fuites. J'appelle un plombier-chauffagiste. Il me transfère à un marin-pêcheur informaticien. Qui appelle sa dépanneuse Georgette. Elle refuse d'intervenir pour cause de confinement (mais qu'est-ce qu'ils ont tous, avec leur confinement ? Moi, je me refuse à sortir, OK, mais eux ?)

J'allume la télé. C'est un débat sur ABC+ via Skype.

A est spiritualiste. Il croit à des tas de trucs improbables : l'esprit, les esprits, la transcendance, Platon, Dieu, les anges, une vie post-mortem, l'au-delà, le paradis, l'enfer, l'amour, le péché... Il est super angoissé.

B est matérialiste. Il s'ennuie un peu mais il boit des coups en terrasse avec des amis. Du moins c'est ce qu'il faisait avant les attentats des terrasses à la kalachnikov et le confinement qui s'ensuivit. Ça ne s'est pas arrangé depuis.

C est nihiliste. Ou nihil tout court : il est mort, étouffé par son masque.

J'ai compris : sortir ? Pas question.

Puis c'est les infos bourrées de faits divers de déconfinement prématuré. Un individu masqué braque une pharmacie et s'empare du stock de masques (sans compter les écouvillons de test nasal, les seringues et les flacons de vaccin). Un avion de tourisme bourré de touristes déconfinés en goguette s'écrase sur une colonie de vacances où se sont déclarés deux nouveaux cas de parainfluenza. Tombé sur une colline boisée, il déclenche un incendie de forêt. Les gens fuyant le feu plongent dans les piscines, les lacs, les rivières, la mer – et se noient en masse. (Sauf ceux qui ont des masques de plongée Décathlon.) Dans la Vallée de la Mort, un bus bourré de touristes républicains déconfinés en goguette se renverse. Une cellule de crise a été mise en place par le comité d'entreprise (masqué). Une mère de famille obèse de 35 ans qui, fraîchement déconfinée, avait enlevé une jeune fille sortie sans auto-autorisation dérogatoire, est éjectée d'un manège fou après la rupture d'un câble.

Et chez les Amishs, comment ça se passe ? Sont-ils confinés, contaminés ? Y a t il des pertes ?

Dring-dring ! (Le facteur sonne parfois deux fois. C'est jour pair à la Poste.)

On n'est pas forcé d'accepter tout ce qui nous est adressé d'une manière ou d'une autre, surtout en pleine confection. Par exemple, au courrier, dans une enveloppe, il y a un chat. Le chat ne m'aime pas, et d'ailleurs j'en ai déjà un. J'essaye de le vendre aux puces, mais elles n'en veulent pas. Je le fous par la fenêtre du 5^e. Il retombe sur ses pattes et se les casse toutes les quatre. Au matin, les éboueurs le ramasseront. (Merci aux éboueurs qui font partie des « invisibles » qui restent au boulot.)

Le soir, film catastrophe : Koronaz, le virus galactique géant, étale sur sa table une carte du monde. Les yeux fermés, il abat son index sur un pays au hasard.

Six millions trois cent soixante mille morts (sans compter les esclaves).

(Interruption des programmes, saison 3, épisode 9.)

Vers trois heures du matin, malgré tout, je sors vérifier que tout est toujours là. Vêtu d'un jogging blanc, j'ai tout d'un fantôme (mais il est vrai qu'à cette heure-là je ne suis pas grand-chose de plus qu'un fantôme). Tout est en place, les fleurs dans leurs bacs, le banc municipal sur la circulade, le platane de la placette,

même le merle figé sur sa branche. Tout est prêt à redémarrer dès que le soleil se dressera sur ses ergots.

J'en profite pour fertiliser la pelouse avec un liquide anatomique chargé de tout un tas de bactéries anaérobies.

Pour rentrer chez moi, je frappe à ma porte. Personne ne répond, c'est normal puisque je suis dehors. Mais quand même, c'est rassurant. Et puis j'ai la clef. Tiens, j'ai gardé celle de la prison. Par chance elle ouvre aussi ma porte.

Jour 3.

Le matin au réveil, c'est dur. Avec ce putain de chat qui s'est fait greffer une puce-radar-micro-caméra connectée, je n'ai pas intérêt à tenter une sortie non autorisée. Capteur de mes infos intimes, il aurait vite fait de me dénoncer à qui de droit (sa queue sert d'antenne). C'est qu'il faut se méfier de tout, jusqu'à la machine à café instantané connectée au ministère. Et je ne parle même pas de mon smartofone portab' !

Je me masque en vue de tenter une sortie : je ne tiens pas à ce que les voisins me reconnaissent. La concierge est dans l'escalier avec son balai banalisé qui dissimule un radar de proximité. Je lui roulerais bien une pelle gâteau parce qu'elle est sexy, toute nue sous son tablier à fleurs (et sa moustache embryonnaire, donc !) Mais ses lunettes à double foyer affichent en

TriDi un message comme quoi l'ascenseur est désormais limité à un passager sans-contact et surveillé par caméra vidéo connectée. Je prends l'escalier, donc, mais gaffe : ma montre-podomètre me limite à un seul croisement humain à deux mètres de distance. Justement, la factrice (c'est jour impair à la Poste) est en train de monter. Elle est charmante, un peu myope, avec deux gros yeux bordés de cils et un décolleté dangereux. Et l'escalier aussi est sous le feu de la rampe des caméras disciplinaires. Je baisse les yeux, je compte les marches. (Prendre la rampe à cheval, comme quand j'avais huit ans ? Je n'y songe même pas ! La boule de laiton qui la surmonte à l'arrivée tout en bas est forcément piégée, équipée d'une caméra qui capterait en gros plan mon entrejambes et sa température.)

J'atteins sans encombre le niveau de la rue, mais le danger continue.

Dehors, je tombe en Désuétude. Drôle de pays. Espace désérotique. Tout est vieux, ici, obsolète, presque oublié. Même les vieux ont l'air plus vieux qu'ailleurs. Il n'y a là que des gens qui ne laissent pas de trace. D'autres marchent à pas lourds comme pour rejoindre, gourds, le cimetière des éléphants.

Le terrain est aussi balisé qu'un QR Code. Sur les trottoirs, aux passages piétons, aux feux rouges, n'importe quoi est susceptible de dissimuler un détecteur de sans-masque ou de non-distanciation : le

chapeau d'un passant, un pot de fleurs sur un rebord de fenêtre, une boîte aux lettres... Les micros-trottoirs sont partout, trottinettant allègrement. Les vélos-agents-provocateurs clignent de l'œil sournoisement (ils sont interdits aux femmes en jupe, mais ça n'empêche pas). Les bagnoles ne s'en font pas, mais n'en pensent pas moins.

Pourtant, en prévention, tous les passants (a priori innocents mais contrevenants potentiels) sont équipés d'un détecteur de microondes. Ça bippe de partout l'alerte aux puces-radar. Mais en vain : c'est trop tard, toujours trop tard. Via le SDF du coin transformé en borne *wifi* contre la promesse d'un repas chaud par jour, ma contredanse pour l'inévitable débordement de distance sociale a instantanément été transmise aux services de la Préfecture. L'avis s'affiche déjà sur le panneau d'information face à la Mairie. La honte publique me submerge ! Je sais que simultanément, le faire-part arrive sur l'écran de mon minitel. Quand je rentrerai chez moi, télérepéré, géolocalisé, et dûment vidéoverbalisé, je découvrirai le relevé bancaire qui m'indiquera le prélèvement automatique de 355 neuneuros (déjà soustraits sur mon découvert autorisé) ainsi que la perte d'un point G sur mon permis de contact social mensuel.

En plus il y a cet oiseau qui plane immobile juste au-dessus de moi. Un oiseau ? Quelque chose comme un

ange, plutôt. Un être féminin, nu, corps blanc sous ses ailes plumeuses, ses seins gonflés en deux poires tête en bas, tendues vers moi, son ventre imberbe. Et son lait qui coule dans mes yeux et son sang dans ma bouche. Pourvu qu'il ne fasse pas ses besoins sur moi comme un vulgaire pigeon. Mais peut-être que je fantasme... ? Un drone, en réalité ? Il paraît qu'en Amérique, chacun est implanté d'une puce GPS reliée par satellite géostationnaire au Pentagone, lequel a vite fait de t'expédier, en cas de rupture du sans-contact, un drone modèle Raptor équipé de missiles coin-coin.

Dans le parc, des visages émergent à peine du sol. Faut faire gaffe de pas marcher dessus. Ce sont des « suricates », m'explique-t-on, des jeunes qui s'enterrent debout. *Ne pas affronter le monde, surtout !* Certains ne laissent même pas dépasser le visage, ils ont un petit tuyau pour respirer. Les gamins, quand ils les repèrent, pissent dedans. Les enfants sont cruels.

Non loin, dans le bois de B..., est un margouillis peuplé d'une crapaudaille de batraciens qui déteignent au lavage. Chaque fois qu'ils se baignent, ils ressortent blancs et il leur faut une heure ou deux au soleil pour reprendre leur belle teinte vert-de-gris, leurs belles pustules couleur de viande gâtée et leurs yeux farouches.

J'en ai mangé quelques-uns. Puis j'ai été malade sur la voie publique. On m'a arrêté (encore !) et enfermé

(encore !) à la Santé. J'en suis ressorti guéri.

Guéri ? C'est à voir. Guéri de quoi, de mon agoraphobie, de la paranoïa généralisée ?

Pour finir, ils m'ont donné le choix :

Soit me poser un collier électronique qui m'enverrait une décharge quand (par inadvertance) j'essaierais de sortir de jour.

Soit la cabine de décontamination.

J'ai choisi celle-ci. J'y suis entré. Une voix a annoncé : « Pendant que vous vous lavez superficiellement au gel hydroalcoolique, des radiations invisibles détruiront tous les germes dans votre corps.

— Mais... » tenté-je de protester.

Trop tard. Les radiations en question ne faisaient pas la différence entre germes pathogènes et biotope faisant partie intégrante de mon organisme.

Je mourus parfaitement décontaminé et je pus enfin rester peinard chez moi.

FIN

Philippe Caza

Connu avant tout comme illustrateur de SF, auteur de bandes dessinées (*Pilote*, *Métal Hurlant*) et de films d'animation (*Gandahar*, *Les Enfants de la pluie*). Coté écriture, il participe depuis fin 2018 à diverses publications (papier et numérique) comme les anthologies

Arkuiris, Mille-Saisons, Le Chien à deux queues, etc. ou les revues Galaxies, Gandahar, etc.

<http://www.bdebookcaza.com/>

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

Le Syndrome de Céphée

Anthony Boulanger

Cela faisait si longtemps qu'elle observait l'espace à travers la baie panoramique de son poste de pilotage qu'elle distinguait même les étoiles aux luminosités les plus faibles. Elle s'amusait, de nouveau, à dessiner des constellations en reliant mentalement les astres, à les nommer en fonction des mythes qui avaient bercé son enfance de Norvégienne du XXII^e siècle. Là était ainsi Sleipnir, le cheval à huit jambes. Un peu plus loin dans le quadrant nord-ouest, elle distinguait Freyja, la déesse guerrière, et son collier étincelant, puis la grande constellation du Valhalla. Et ainsi s'écoulait lentement le temps pour Freydis Eiriksdottir, huitième pilote de quart du grand vaisseau-monde Terra 3.0, voguant à travers le vide vers une des exoplanètes éligibles à la colonisation humaine. Pilote de quart, elle l'était depuis plus de quatre-cents quarts justement et avait arrêté de compter. Durant sa première prise de fonction dans la rotation des pilotes, elle s'était éprise du silence et du vide qui régnaient dans le vaisseau transportant les corps endormis des futurs colons. Jamais sur Terre n'avait-elle rencontré une telle quiétude et d'une telle solitude. Elle n'avait cédé sa place qu'à regret. Il lui avait

fallu trois autres rotations pour que germe l'idée de prolonger ses périodes de réveil, et trois supplémentaires pour terminer ses recherches sur les systèmes régulant le sommeil artificiel, les reprogrammer, et rester ainsi seule âme consciente à bord. Oh, elle dormait de temps en temps, bien sûr, mais d'un sommeil naturel, seule dans une des baies de transport, avec un plafond éloigné d'une vingtaine de mètres sous lequel elle pouvait respirer à pleins poumons, au lieu de la paroi opacifiée de sa couchette qui effleurait son nez en permanence.

Si, durant ses premiers jours, Freydis éprouvé une once de culpabilité, celle-ci avait vite disparu. Après tout, en prolongeant sa période de réveil, elle évitait aux autres pilotes la pénible sortie du sommeil artificiel, une monotonie et une routine qu'ils ne devaient pas apprécier. La Terre originelle était si dense que la majorité des gens ne savait plus rester seule dans une pièce. De plus, le pilotage de la titanesque nef n'était pas un grand effort, intellectuel ou physique, qui ne nécessitait aucunement que quelqu'un prenne le relais. Le vaisseau était programmé pour atteindre sa destination, tout droit entre les étoiles, à travers le vide, à une vitesse constante depuis qu'ils avaient dépassé Saturne.

Sans qu'elle ne s'en rende compte, perdue dans la lumière artificielle, assujettie à un sommeil auquel elle

choisissait de répondre quand l'envie s'en faisait ressentir, des repas qu'elle prenait quand la faim se manifestait, les jours, puis les mois, puis les années passèrent. Freydis passait son temps à sauter d'un roman à un film, d'un recueil de poèmes à un cours de sciences magistral, piochant dans la médiathèque numérique les ressources qui l'intéressaient quand elle y accédait. En s'éloignant de la planète-mère, elle perdait peu à peu le lien avec les actualités. Les messages mettaient de plus en plus de temps à parvenir au vaisseau et elle ne s'intéressa bientôt plus au monde extérieur que pour continuer à tisser ses propres histoires sur la toile des constellations.

Puis le monde extérieur se rappela à Freydis. Sous la forme d'un simple message, bleu. La couleur des messages qui ne demandaient aucune action, qui se contentaient d'informer le pilote.

Mise en orbite dans vingt-huit jours de référence, disait-il.

— Mise... mise en orbite ? croassa Freydis

La pilote frissonna, sans faire la part des choses entre le fait qu'elle avait parlé seule pour la première fois depuis le début de son voyage ou que ces quelques mots avaient une signification précise et terrible. La mise en orbite, sans précision supplémentaire, impliquait que le vaisseau était finalement arrivé à destination, en faisant son bout de chemin à travers

l'espace, avec en son sein des colons endormis et une seule âme éveillée. *Des colons endormis...* Une pensée se fraya doucement mais sûrement un chemin depuis le cerveau reptilien de Freydis jusqu'à la surface. S'ils étaient endormis, inconscients de ce qu'ils se passaient à l'extérieur de leurs capsules de stase, en vieillissement suspendu, ils pouvaient bien continuer à dormir. Les vaisseaux-monde emportaient toujours plusieurs années de provisions de marge. *Mais ces provisions étaient pour le démarrage de la colonie, pas des détours sur le trajet*, se morigéna la pilote.

Seule dans la baie de contrôle du vaisseau-monde, Freydis se sentit pour la première fois de sa vie écrasée par le plafond de son refuge. La courbure dans son dos semblait murmurer des dizaines de conversations simultanées, tandis que des bruits de pas fantômes résonnaient juste à côté d'elle. Le vaisseau allait commencer à réveiller les colons, automatiquement. Le vaisseau allait se remplir. Ils allaient être des dizaines tout d'abord, puis des centaines et, une fois atterri, ils allaient désosser la structure, son refuge, pour en récupérer les poutres, les métaux, les panneaux de commande. Elle était assise sur une gigantesque fourmilière qui allait entrer en éruption et elle n'avait aucune échappatoire. Le vaisseau n'avait même pas de capsule de sauvetage. Destinées à aller aux confins de la galaxie, de telles capsules n'auraient jamais pu rentrer

jusque sur Terre. Il y avait bien les modules d'exploration, mais les colons allaient en avoir autant besoin que les provisions et, tout comme elle avait abandonné l'idée égoïste de continuer son périple sur sa lancée, elle se refusait à diminuer les chances de survie des passagers.

En mal d'idée, au bord de la crise de panique à l'idée de croiser un autre individu dans ce qui avait constitué son royaume solitaire pendant des années, Freydis se réfugia dans sa cabine et verrouilla la porte à double tour. Elle se passa de l'eau froide sur le visage et contempla son reflet. Elle avait toujours su qu'elle vieillissait, elle l'avait toujours accepté, mais à cet instant, elle ne reconnut pas la personne derrière le miroir. Les yeux étaient hagards, les cheveux, qu'elle avait laissé pousser en l'absence de superviseur, étaient emmêlés. Elle se fit peur. Si on la trouvait comme ça, on allait l'enfermer et elle laisserait passer toute chance d'être seule. Freydis prit une grande inspiration, toussa, puis en reprit une autre jusqu'à ce qu'elle sente les battements de son cœur revenus à un rythme normal. Une idée lui était venue, à se voir ainsi et paniquer dans la foulée. Elle avait fait beaucoup pour ce vaisseau et ces colons, mais ces derniers ne le savaient pas, pas encore. Les prochaines étapes apparaissaient clairement dans sa tête à présent.

Lorsque Freydis retourna dans la salle de commande, elle interrogea le système pour en apprendre plus sur la procédure qui allait être appliquée. Le commandant de la mission serait le premier à se réveiller, avec deux autres officiers de navigations et les scientifiques chargés d'évaluer une dernière fois la future planète d'accueil, maintenant que le vaisseau en était tout proche. Freydis aurait pu modifier ce protocole, tout comme elle avait modifié celui qui régissait le réveil des pilotes en fonction de leurs prises de quart. A la place, elle ouvrit une page dans les logs du vaisseau et commença sa dictée à l'ordinateur, revenant parfois en arrière pour ajouter une précision, corriger une requête, justifier. Se justifier.

Freydis ne s'attendait pas à ce que les autres pilotes comprennent son choix. Après tout, elle avait trafiqué le système là où ils s'attendaient à remplir un rôle régulier pour lequel ils avaient été formés. On lui reprocherait les risques qu'elle avait fait courir à la mission et peut-être la jugerait-on, sans mettre en balance qu'ils étaient tous arrivés à bon port, et biologiquement plus jeunes que s'ils avaient dû être réveillés régulièrement. Avec un peu de chance, ils prendraient en compte qu'elle était elle-même une vieille femme à présent, qui ne participerait pas à l'essor de la colonie, à la découverte d'une nouvelle planète, une vieille femme amoureuse

des étoiles et de ses propres histoires et qui devait être à moitié folle.

Mise en orbite dans quatorze jours de référence.

Mise en orbite dans douze jours de référence.

Mise en orbite dans dix jours de référence.

Procédures de sortie de stase enclenchées.

— Vous avez décidé ce que vous alliez faire d'elle, capitaine ?

Bien que née il y avait plus d'un siècle, la capitaine Kigna Maseko, avait gardé la fraîcheur et la vivacité de ses vingt-trois ans.

— Oui.

Kigna leva les yeux de la prose maladroite que la pilote Eriksdottir avait laissée dans les logs. Lorsqu'elle s'était réveillée, découvrant que ce n'était pas pour prendre un quart de supervision mais pour préparer l'arrivée du vaisseau et de l'ensemble des occupants, elle avait senti une immense colère. Pas de panique, elle était trop entraînée pour y céder, d'autant plus devant une situation qui n'était pas une urgence, mais elle s'était sentie dépossédée d'une partie de son rôle et de la beauté du voyage.

Sans compléter plus sa réponse, la capitaine se leva et rejoignit le compartiment où étaient entreposées les capsules de sommeil des pilotes. Le seul qui était encore actif était celui de Freydis. À travers le plexiglas,

Kigna contempla le visage ridé et parsemé de taches de vieillesse, les cheveux longs et blancs, les mains arthritiques. La pilote avait vécu, et de ce qu'elle décrivait dans son message, bien vécu. La réveiller maintenant n'apporterait rien de bon. Elle ne serait d'aucune aide pour la colonie, et elle avait subsisté si longtemps seule et dans ce monde de métal qu'elle ne pourrait plus interagir avec qui que ce soit. Elle était une ermite qui avait passé son temps entouré d'endormis. Et il était vrai qu'elle les avait amenés à bon port, comme elle le précisait à plusieurs reprises dans sa lettre-testament.

Elle méritait à présent de se reposer. Comme elle le demandait également dans son message.

Kigna prépara une réponse à l'intention de sa subordonnée, puis repartit superviser l'installation de la colonie et y prendre sa place de première gouverneure.

Freydis n'ouvrit pas les yeux tout de suite. Elle était trop fatiguée pour cela. Mais pourquoi se réveillait-elle si la fatigue alourdissait autant ses paupières et ses membres ? Elle tenta de faire le tri entre ses souvenirs et les fragments de ses rêves avant toute autre chose. Son esprit était embué de batailles épiques au côté d'Ases et de Vanes nordiques, au milieu des étoiles. Les étoiles restèrent, tandis que le reste s'évanouissait peu à peu. Les étoiles et le vaisseau-monde qu'elle avait hanté

pendant des années à travers l'espace. Et elle s'était mise en sommeil artificiel avant d'arriver à destination, se souvenait-elle. Si on la réveillait, c'était donc qu'on avait ignoré la teneur du seul message qu'elle avait laissé derrière elle. Et cela voulait dire cour martiale, sur une planète qui n'était pas la sienne, devant des inconnus. Mais au moins serait-elle seule dans une cellule, première criminelle d'un nouveau monde.

La vieille femme tenta de nouveau d'ouvrir les yeux pour faire face à ce qui l'attendait et y parvint enfin. La paroi translucide de son cocon glissa dans un chuintement. Il n'y avait personne dans la pièce aux lumières, automatiquement tamisées pour ne pas blesser ses yeux. Freydis se hissa tant bien que mal hors de la couchette. Elle ne reconnaissait pas la salle dans laquelle elle se trouvait, et il n'y avait aucun autre module de stase. La pilote en ressentit un certain soulagement, toujours mâtiné d'une pointe d'inquiétude. Au moins n'y avait-il personne, mais elle ne se trouvait pas sur son vaisseau d'origine et, à la très faible gravité qui s'appliquait sur son corps, pas plus sur la planète cible.

Freydis se dirigea vers la seule coursive et atteignit très vite un module de pilotage de taille réduite. Les étoiles, visibles par la baie d'observation, étaient les mêmes que celles qu'elle avait contemplées avant de se coucher, et vues dans ses rêves. La seule lumière

artificielle du tableau de bord était des lettres clignotantes à l'écran indiquant :

Bonjour Freydis.

Quand tu liras ce message, continua le texte quand Freydis poussa une touche, un siècle de référence se sera écoulé depuis notre arrivée sur Diasphine et il n'y aura sûrement plus aucun membre de l'expédition d'origine encore vivant. J'ai programmé ta sortie de stase pour que tu puisses alors choisir ton destin : atterrir dans la colonie, sans qu'aucune faute ne soit retenue contre toi, ou continuer à orbiter autour, seule et libre de finir tes jours à lire et apprendre, ou même à repartir entre les étoiles. J'ai regardé ton historique de consultation pendant tes années de voyage. Je pense que tu aurais beaucoup à apprendre à nos descendants, qui ont entendu parler de toi et ne te dérangeront nullement, mais ce choix t'appartient.

Merci de nous avoir amenés jusqu'ici.

Kigna Maseko

FIN

Anthony Boulanger

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant à Paris, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants. Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des micronouvelles

que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans les genres de l'Imaginaire. Ses sujets de prédilection sont les Oiseaux, les Golems, la mythologie. Parmi ses ouvrages de prédilection, on trouve : « Le Silmarillion » de Tolkien, « La Compagnie Noire » de Glen Cook, « L'Enchanteur » de Barjavel, « Le Chant du Cosmos » de Roland Wagner, « La Horde du Contrevent » de Damasio, les nouvelles robotiques d'Asimov.

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](https://www.tipeee.com)

L'incubateur d'une vie nouvelle

Christelle Fillion

Période de confinement, de déconfinement, cohorte de protocoles sanitaires, stress professionnel, inadéquation des pratiques sociales et économiques actuelles avec mes aspirations sont autant d'éléments qui ont cristallisé mes envies de trouver un lieu sécuritaire, mon domicile, où me ressourcer mais aussi pour y cacher mes interrogations concernant mon existence et celle de mes proches telles qu'elles sont actuellement.

Appelé syndrome de la cabane, ce phénomène est connu depuis le milieu du XXe siècle mais montre que nous sommes partie prenante d'un cycle à quelque niveau qu'il soit. Chacun de nous, en période d'introspection, est à même de connaître de tels épisodes. Ce qui fait de nous un être en perpétuelle évolution.

Pour ma part, gérer mon activité professionnelle en télétravail, les cours à distance de mes enfants, la vie administrative de la famille et mes pratiques de consommation ont éveillé en moi un besoin de changement radical de vie. Cela a nécessité plusieurs phases de travail sur moi-même mais aussi des périodes

de doutes et d'euphorie qui m'ont permis d'aboutir à un projet de vie, comme une évidence...

Les différentes phases constitutives de mon syndrome de la cabane ont été vécues pour certaines dans la douleur car atteignant mon intégrité physique et psychique et d'autres plus agréables.

Face à l'inconnu, au stress lié au confinement et à la gestion du quotidien, demeurer chez moi a permis de calmer une certaine angoisse mais a également exacerbé un mal-être car ne pouvant plus communiquer normalement avec ou pour certains de mes proches.

Mon inconscient a alors verbalisé ce mal-être par des vertiges avec chute ainsi que des troubles de la vision et du sommeil m'amenant à une hospitalisation de quelques jours.

Cependant, cela a été pour moi une fabuleuse opportunité de rencontrer des personnes qui m'ont permis de briser le cercle infernal d'une vie remplie de routines, d'obligations et d'abnégation tout en s'oubliant et en oubliant sa personnalité réelle.

Certaines thérapies alternatives m'ont été bénéfiques, comme l'hypnose, car non seulement mon domicile était mon refuge mais cet état de conscience m'a permis de découvrir mon autre cabane, à savoir, mon moi profond.

Ce voyage intérieur m'a permis de faire la paix avec moi-même mais a aussi réveillé des envies de vivre en harmonie avec mes aspirations ainsi que mes capacités physiques, intellectuelles et sociales.

Force est de constater que mes enfants et mon mari ont été un soutien sans failles et que mes humeurs ont dû parfois les surprendre ou les déstabiliser ! En contrepartie, malgré les difficultés techniques et matérielles rencontrées liées aux cours en distanciel, mes enfants ont réussi son année scolaire pour l'un et son examen de fin d'année pour l'autre avec brio car la vie quotidienne en autarcie permettait à chacun d'avoir du temps pour interroger l'autre et se nourrir de ses expériences ou de ses connaissances, apprendre différemment et faire fi du regard des autres ! Nous avons aussi redécouvert les soirées de jeux de société, la lecture, l'ennui comme moyen de décharger ses émotions et de se construire une dimension liée à l'imagination ou aux activités manuelles.

Habitant à la campagne et dans une maison, nous avons pu produire nos légumes et quelle joie d'aller chercher de bons œufs frais auprès de nos poules ou de cueillir nos fruits pour soit les consommer frais soit les transformer en de délicieuses recettes où chacun participait ! La culture sans produits chimiques a permis de décupler les saveurs et l'alimentation de nos animaux avec certains de nos déchets a permis d'installer une

économie certes en autarcie mais vertueuse pour l'environnement.

Parfois, nous avons même pu échanger certains de nos produits avec nos voisins contre d'autres comme des œufs contre de l'huile de noix ou de menus services tels que faire les courses pour un autre voisin ou de passer des commandes groupées de produits biologiques auprès de producteurs locaux pour réduire les coûts mais aussi pour soutenir l'économie locale. Nous avons remis de l'humain dans notre vie de quartier !

De plus, cela nous a surtout permis de faire des économies dans les frais de déplacements et d'habillement. Nous en avons profité pour donner des vêtements peu utilisés et avons profité des recycleries pour les livres, les jeux, etc.

Enfin, nous avons beaucoup marché dans le périmètre imparti, nous avons pu bénéficier du silence de la nature et faire de belles rencontres avec des animaux tels que le renard, le faucon crécerelle, etc. Quel bonheur de pouvoir être invité à partager harmonieusement un temps ou un espace avec la Nature ! De sentir que l'on fait partie d'un tout !

Cependant, avec le déconfinement, nous avons tous ressenti une période de doute et peur de perdre cet eldorado si précieux avec un retour brutal à une vie qui

se voulait comme avant... mais que nous ne voulions plus !

Après cette période d'euphorie, j'ai connu des périodes plus noires où le doute de la marginalisation est apparu ainsi que la peur de côtoyer les collègues ou les autres personnes qui n'appliquaient pas forcément les gestes barrières et qui pouvaient me mettre en danger ainsi que les autres membres de ma famille.

Pour moi, la reprise du travail en présentiel est encore impossible car mon état de santé physique ne me le permet pas encore et je n'ai plus envie de reprendre mon activité professionnelle comme auparavant où la gestion du stress et de l'humain est prégnante, chronophage et parfois violente.

Je réfléchis donc à une autre activité me permettant de travailler en autonomie avec un temps de télétravail à domicile dans une ambiance plus sécuritaire. Une autre piste serait de travailler à temps partiel et me permettrait de développer une activité tournée vers les autres en tant qu'écrivain public tout en me permettant de m'adonner à ma passion qu'est l'écriture.

L'écriture est devenue pour moi une thérapie, notamment les écrits prospectifs ou imaginatifs.

Ils font écho à mes connaissances, à ma personnalité et à mes aspirations !

Mes enfants, quant à eux, appréhendent, après les vacances scolaires, le retour en classe et imaginent déjà une reprise mêlant le travail en présentiel et en distanciel par demi-groupe. Quant à moi, je rêve pour eux d'un tel mix avec la mise en place d'ateliers de manipulation ponctuellement auprès non plus d'enseignants mais de professionnels comme réforme d'une scolarité qui me semble arriver à bout de souffle. Dans cette nouvelle éducation, les enfants, les parents, les enseignants et les professionnels ne formeraient plus une élite mais prendraient en compte les capacités de chacun pour une société plus juste et ouverte sur la différence ! Cela motiverait plus les jeunes et permettrait de former de vrais professionnels aussi bien des manuels que des cols blancs ! Réhabilitons les métiers manuels et relocalisons nos productions industrielles et agricoles pour soutenir notre savoir-faire et nous permettre une certaine autonomie en période de pandémie notamment ! Réduisons nos consommations afin de préserver la biodiversité et notre environnement tout en luttant contre le changement climatique et les catastrophes humaines engendrées ! Offrons aux familles qui le souhaitent le choix de rester à domicile pour éduquer leurs enfants et lutter ainsi contre la délinquance !

Mon mari en ce qui le concerne travaille déjà à temps partiel et pourra ainsi développer une activité de

services auprès des particuliers et notamment des personnes âgées pour réaliser leurs menus travaux d'entretien divers ou de coordination de chantier quand cela est nécessaire.

Concernant les gestes barrières, là aussi, le rôle du geste citoyen et le bon sens sont à rappeler en cette période de pandémie. Il semble irréal que la vie reprenne ses droits d'avant sauf si nos concitoyens ne retiennent rien de ces leçons d'humilité et d'humanité... mais nous courrons alors à la perte de cette humanité.

Que retenir des sacrifices des professionnels de la santé, des services à la personne, des décédés et de douleur de leurs familles sinon que l'on doit continuer à prendre soin de soi et des autres en maintenant la distance physique, le port du masque, le lavage des mains et un certain niveau de vaccination si nous souhaitons vivre de nouveau ensemble dans un monde un peu différent !

Mon syndrome de la cabane m'a permis de mûrir ces différentes idées et à incrémenter mon projet de vivre plus harmonieusement dans un environnement préservé et plus humain.

Pour cela, je n'ai pas hésité à faire un « tri » dans les relations toxiques qui pouvaient m'entourer aussi bien d'un point de vue professionnel, qu'amical ou familial : essayez, cela fait un bien fou de larguer certaines

amarres ! Cela permet de découvrir les vraies personnalités mais également de se recentrer afin de donner du temps aux personnes et aux priorités !

Cela m'a également permis de faire un grand rangement dans ma maison et de garder le nécessaire à notre vie de famille (vêtements, bibelots, mobiliers, etc.)!

Ce grand ménage s'est aussi appliqué à mes sentiments face à la vie et à la mort et a abouti à la réalisation de documents administratifs et notariés réglant ma disparition et le futur de mes enfants afin de leur offrir l'opportunité de choisir leur vie. Il s'agit aussi d'un héritage immatériel de transmission de valeur et d'ouverture d'esprit.

À partir de là, tout est apparu clair, ce que je pressentais depuis plusieurs années s'imposait alors à moi, à savoir trouver une activité professionnelle compatible avec mes souhaits de vie proche de la nature et humainement responsable tout en me laissant du temps pour mes enfants et mon mari.

Pour cela, je devais, quitte à perdre des revenus, garder un emploi à temps partiel pour assumer les besoins du quotidien et trouver une activité complémentaire rémunératrice pour aider les autres mais aussi m'aider à évoluer dans la vie. Pour cela, mes compétences en écriture, en prospective et en

communication m'ont permis d'avancer dans mon cheminement.

J'avoue également que ce compromis m'offrait l'opportunité de prolonger et de préserver mon syndrome de la cabane !

Cependant, il ne faut pas croire que cela était synonyme d'enfermement social et culturel pour notre famille, au contraire cela nous offrait des possibles divers et variés via les outils des nouvelles télécommunications, la débrouille et l'entraide. J'ai la sensation de vivre pleinement et de faire partie d'un groupe de personnes conscientes de ces changements dans la société grâce à des frémissements dans le comportement de certains de nos compatriotes et d'anonymes à l'autre bout de la Terre ! Nous sommes donc acteurs de notre changement tout en préservant nos qualités intrinsèques et notre environnement.

Le paraître n'a donc plus lieu de citer, l'être nous permet de nous épanouir en nous offrant une expérience plurielle inédite et de vivre l'instant présent.

Je l'affirme haut et fort, oui, pour moi, le syndrome de la cabane a été bénéfique et m'a sauvé de moi-même et de pathologies destructrices.

Il a aussi préservé notre cellule familiale du désamour et de la violence de certaines situations.

Ce changement a parfois été difficile à mettre en place et a également été synonyme de peur des autres et de soi-même mais aussi d'incertitudes quant à mon avenir et à celui de ma famille.

Cependant, il m'a réappris à être moi-même en toute circonstance et de trouver la force de changer pour les miens et l'évolution de notre vie sur Terre.

À la question, souhaitez-vous sortir de ce syndrome de la cabane ? Je réponds NON car je me sens maintenant plus en sécurité et sûre de mes choix de vie aussi bien dans mon projet professionnel que dans celui de mon quotidien familial tout en étant plus à l'écoute de mon corps, de mon cœur et des besoins de mes enfants !

Parfois, quand des déviances viennent me taquiner, je retourne dans ma cabane intérieure afin de me ressourcer et repartir du bon pied.

Je souhaite à chacun de trouver sa cabane, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, de prendre le temps et le courage de la découvrir, d'en tirer des enseignements de vie et de les partager avec notre famille ou nos amis de cœur !

Enfin, j'espère sincèrement que cette pandémie aura fait prendre conscience au plus grand nombre qu'elle peut également être l'opportunité de grands changements et être un incubateur d'une vie nouvelle...

FIN

Christelle Fillion

Novice dans l'art de la nouvelle, ces lignes sont issues d'expériences humaine et imaginaire découlant du temps du confinement et font écho à mes projets professionnel et personnel actuels.

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

La Brique

Maxime Herbaut

Il y avait une fois un homme qui s'apprêtait à lire un bon livre au coin du feu, dans son fauteuil, un soir d'automne, lorsqu'une brique traversa la fenêtre du salon pour atterrir à ses pieds, sur le tapis. Sur le moment, il n'y prêta pas vraiment attention : il ramassa les bris de verre, plaça un morceau de carton sur la vitre fracassée pour empêcher le vent de s'y engouffrer, et jeta la brique dans un grand tas de vieux débris à mettre aux encombrants, à la cave, parce qu'il hésitait à la mettre directement à la poubelle (en avait-on le droit ?). Puis il s'installa de nouveau confortablement dans son fauteuil et ouvrit son livre.

Cette nuit-là, il dormit un peu mal, et se réveilla plusieurs fois en sursaut, croyant avoir entendu une autre vitre voler en éclats – bien qu'il eût pris soin de fermer toutes les persiennes avant de se coucher. Dans les jours qui suivirent, il fit remplacer le verre des fenêtres par du plexiglas.

L'incident ne se reproduisit pas. Le quotidien reprit son cours. Pourtant, la première partie de sa vie était bien terminée. Il ne le savait pas encore, mais ce que signifiait cette brique incongrue au milieu du tapis

émaillé de copeaux de verre, c'était la fin de son innocence. Longtemps, il avait cru en un monde où les briques ne traversaient pas les fenêtres. Dorénavant, il ne trouverait plus le repos.

Cela commença par des questions qui se mirent à éclore en lui, à l'improviste, alors qu'il pensait à tout autre chose : *qui* ? Qui avait pu lancer cette brique ? Était-ce lui que l'on avait voulu atteindre – lui qui, si ses souvenirs étaient exacts, n'avait jamais causé de tort à quiconque, du moins pas récemment – ou seulement la vitre, pour le plaisir de faire des dégâts ? Et pourquoi une brique ? Pourquoi pas une pierre, un pavé, un parpaing ? Y avait-il un message ? Après tout, la brique n'était-elle pas symbole du bâtir, l'élément de base de la fabrication (d'ailleurs, dans *fabrique*, il y a *brique*) ? En la projetant dans son salon, avait-on cherché à lui dire quelque chose ? En détruisant sa fenêtre et sa tranquillité, essayait-on de l'inciter à construire, ou à reconstruire son existence, ses habitudes, ce qu'il tenait pour acquis ? Se façonner une nouvelle conscience du monde, plus exacte, plus vraie, et détruisant les fenêtres fictives de son ancienne vie ? L'allégorie de la caverne, en somme. La caverne n'était que fiction, elle aussi. Les murs étaient faux. Seule la brique était vraie.

Les semaines ont passé, mais il dort toujours mal. Car ce qui est entré dans la maison, avec la brique dont il s'est bien vite débarrassé, c'est *l'idée de la brique*, la

possibilité perpétuelle d'un jet de brique. Même intacte et restaurée, la fenêtre porte toujours, en filigrane, les contours invisibles de son ancienne brisure, le fantôme de l'instant où la brique l'a traversée. Sur le tapis, quand il y arrête le regard, se découpe toujours le rectangle impalpable, décalque idéal du projectile disparu qui a brièvement séjourné là, et dont l'impression perdue par l'effet de cette forme particulière de persistance rétinienne que l'on appelle mémoire. Le courant d'air qui s'est infiltré dans le salon par la vitre fendue y reste perceptible, même des années après réparation.

Ce que murmure cette brise spectrale, c'est l'idée que quelqu'un, n'importe qui, là, dehors, peut à tout moment lancer une brique, ou pire. Parfois une brique n'est qu'une brique, parfois elle est un avertissement, une sentence, un point d'interrogation, une bombe à retardement. L'idée que la maison, autrefois si sûre, ne l'est plus, ne peut plus être un refuge, un vase hermétiquement clos, mais qu'elle est traversée par les mêmes flux et forces imprévisibles qui se déchaînent à l'extérieur. L'idée qu'il n'y a en définitive pas d'intérieur, que l'intérieur n'est que fiction.

Au cœur même de la maison s'est lové un creux en forme de brique, extension du trou dans la vitre, qui grandit, grandit de semaine en semaine, enfle jusqu'à emplir chaque pièce. Quand il s'assoit dans son fauteuil, il lui semble sentir quelque chose de dur et de

contondant sous le coussin. Quand il regarde par la fenêtre, il guette les passants qui portent la main à leur poche ou à leur sac, attendant celui qui en sortira quelque chose à lancer. Partout où il va, il s'efforce d'éviter ce vide béant, croissant, il en longe les contours, se déplace sur ses bords, s'applique à ne pas y tomber. Comme faite d'antimatière, la brique, qui semblait de prime abord être un solide, s'est muée en trou noir, qui grandit à mesure qu'il absorbe ce qui l'entoure. Il en a presque oublié la brique physique, toujours enterrée à la cave dans une montagne de bric-à-brac. Elle n'est plus pertinente. C'est désormais la brique métaphysique, née d'elle, qui la remplace et se glisse partout. Il n'y a désormais plus rien, dans toute son existence, qui ne soit sans mélange, qui ne contienne un peu de brique. Impossible de s'en défaire. Un simple marteau vient aisément à bout d'une brique ordinaire, mais quel marteau peut briser une brique métaphysique ?

Le plus insupportable n'est pas d'apprendre à vivre avec la brique (on s'habitue à tout), mais de voir les autres continuer à vivre dans l'insouciance béate de ceux qui croient aux fenêtres et aux murs. Alors, maintenant, il sort la nuit, rôde aux abords des maisons dans les rues désertes, et jette des briques dans leurs vitres avant de s'enfuir à toutes jambes. Il fait entrer chez les propriétaires naïfs, qui se croyaient à l'abri des aléas de la vie parce qu'ils se sont cloîtrés entre quatre

parois de verre et sous un toit de papier, la conscience de la brique. Un temps, il a voulu créer un mouvement, entraîner dans son sillage d'autres êtres éclairés, recruter une bande de messagers qui briseraient avec lui les fenêtres des rêveurs, porteraient avec lui la brique dans les foyers et les esprits, alerteraient leurs voisins sur le danger permanent et invisible qui les menace, mais il a bientôt dû se rendre à l'évidence que ce mode de propagation ne fonctionne que pour les religions, qui n'inquiètent que pour mieux rassurer par la promesse de quelque récompense, ou du moins d'une forme supérieure de stabilité, de cohérence au-delà de l'apparent arbitraire des choses. Tu es brique, et sur cette brique... La brique ne gagnait pas de fidèles, parce qu'elle n'avait à promettre qu'elle-même. Ainsi a-t-il dû se résoudre à poursuivre sa quête en solitaire, se cachant des autorités dans l'ombre entre deux réverbères, espérant que son message, si difficile à recevoir car sans contrepartie, serait entendu de quelques élus, que l'on ne pourrait plus qualifier d'heureux.

La seule fenêtre acceptable, en fin de compte, c'est peut-être l'eau, qui ondule et se referme spontanément après le passage de la brique. On ne jette pas deux fois sa brique dans le même fleuve. L'eau ne fait pas semblant d'être solide comme les autres fenêtres (sauf en hiver, bien sûr) : elle absorbe la brique, l'intègre à son

volume, qu'elle adapte et redistribue autour d'elle. C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire : éliminer de soi toutes les parties qui se prétendent solides, résistantes, ne garder que le fluide. C'est ce qu'il vous dira, si vous le rencontrez sous le pont où il habite à présent, et passe ses nuits à lancer dans le canal des briques volées sur des chantiers : on ne peut pas être une brique. On ne peut pas *devenir brique*. Rien n'est solide. Les murs ne sont jamais que d'autres formes de fenêtres. En dernière analyse, mieux vaut devenir de l'eau. S'y jeter comme la brique, la laisser nous recouvrir, nous envelopper, nous envahir. Car contrairement à la brique, nous sommes pénétrables, tout est pénétrable, la brique n'est que la fiction qui nous fait prendre conscience de cette irrémédiable vérité. C'est ce qu'il dit toujours, sous son pont qui n'est peut-être que fiction, lui aussi, et qui pourrait bien finir par disparaître avec lui : qu'un jour, ou une nuit, il se jettera dans le canal, et qu'on ne le verra plus. Mais il ne le fait jamais.

FIN

Maxime Herbaut

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](https://www.tipeee.com)

Le vieux rêvait de lions

Jean-Marie Fleurot

« Dans la cabane, là-bas, tout en haut, le vieux s'était endormi. Il gisait toujours sur le ventre. Le gamin, assis à côté de lui, le regardait dormir. Le vieux rêvait de lions. »

Le vieil homme et la mer – Ernest Hemingway

Les pales de l'hélico jaune déchirent le ciel au moment où il va pénétrer dans l'immeuble. Quand il lève la tête, la toile bleu cobalt est intacte, tendue à craquer, mais l'écho lointain le ramène soudain en arrière.

Un flash de nostalgie incongrue avec vue sur le lit qui repose au milieu de la pièce barrée par une immense fenêtre. Le verre sale peine à contenir un paysage qui hypnotise. Des collines enserrant la ville qui grimpe à la verticale comme une coulée de béton. Elle cherche à combler tous les interstices, mais ce n'est pas le même béton pour tout le monde, à droite, blanc, pour les villas qui montent à l'assaut des hauteurs en se faufilant au milieu des pins, tandis qu'au centre l'espace est occupé par des immeubles ocre de toutes les tailles. Ils empilent leurs étages, jouant des coudes les uns à côté des autres pour gagner un peu de place au sol. Derrière l'immense baie vitrée, il est ébloui par le soleil

de mai et ne voit personne, sauf une lumière encore allumée dans un recoin d'ombre avec du linge qui claque au vent sur un balcon, c'est tout. Pas une silhouette. Ni rues ni boulevards, trop profondément creusés entre les tours. La seule agitation qui lui parvient là-haut, c'est le klaxon des ambulances le transformant en spectateur d'une urgence qui n'est plus la sienne. Le monde se limite aux bruits feutrés du couloir et puis, sans prévenir, au fracas de l'hélico. Il vient se poser sur le toit tout proche et repart comme un voleur. La nuit, les bâtiments restent éclairés en contrebas avec les néons qui illuminent la cour déserte et tout à coup il surgit dans un chaos aveuglant de lumière et de son rasant sa fenêtre.

Il glisse entre des repères simples, presque carcéraux – mais rassurants, faits de repas, passages du personnel, lit-fauteuil, puis l'inverse. Sauf qu'ici personne ne lui a confisqué sa liberté. Le monde extérieur est frappé d'expulsion puisque c'est celui de « l'avant ». Le calendrier est aboli – les jours y sont tous identiques, les compter serait presque obscène...

Il préfère assister aux préparatifs d'un enterrement, dans la touffeur des journées quelque part en Colombie. Un bouquin usé, à la couverture rouge sang, de Garcia Marquez dont il lui suffit de tourner les pages un peu craquantes, un peu jaunies, pour poser sa chaise sans faire de bruit aux côtés de celles des personnages

immobiles devant un lit de mort. Et se retrouver avec eux dans la lumière éclatante du matin. À son retour, il embarquera pour une exploration aux confins du système solaire, dans un univers peuplé de gens qui ne veulent plus avoir à revenir sur terre et à subir la pesanteur.

Les livres sont empilés à côté du smartphone, l'outil du bulletin de santé qui lui transmet surtout cette voix, qui l'émeut tant quand elle lui parle de son monde à elle.

Et puis c'est le hall immense qu'il traverse furtivement à la suite d'un type en bermuda, formulaires à la main, le genre serviable-qui-s'occupe-de-tout-ne-vous-inquiétez-pas. En point de mire le parking et le taxi dans la chaleur. Putain que ce genre de type l'inquiète justement, avec sa voiture bien astiquée de la taille d'un camping-car et son nom qui s'étale sur les portières comme de gros mots jetés aux passants. En quelques coups de volant, il se faufile dans les embouteillages et le recrache au pied de chez lui, pressé de repartir prendre livraison d'un passager plus causant.

Personne sur le trottoir, l'entrée est fraîche et déserte, l'ascenseur paresseux aussi, qui ne s'arrête pas. Personne ne l'attend. Tant mieux.

FIN

Jean-Marie Fleurot

Né en 1962. Franc-Comtois d'origine, il vit à Marseille depuis quelques années. Il aime la forme courte et a déjà publié trois recueils de nouvelles mais aussi un roman écrit en collaboration ainsi que des poésies parues dans des revues. Il exerce le domaine de formateur dans le domaine de la communication digitale et travaille notamment en milieu pénitentiaire. Il anime des ateliers d'écriture.

<https://www.facebook.com/JmFleurot.auteur>

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)